

Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante

En principe

Cette thèse est un enfant des années 1970. Elle s'élabore en effet sur un des axiomes génératifs des sciences humaines et sociales de cette décennie-là : Chasser le naturel. La géographie, qui a longtemps aspiré au statut de science naturelle des hommes et des sociétés se trouve alors acquise à l'idée qu'elle est une science du *socius*. Elle traque ses anciennes manières, soudain devenues de mauvaises habitudes. Les paradigmes déterministe et possibiliste sont raillés. Les charmes des analyses spatiale, humaniste et radicale sont vantés. De fait, la nature est sociale, et rien de ce qui nous apparaît comme naturel ne doit échapper à la nouvelle question géographique : Où est l'artifice ?

De fait, si cette thèse est un enfant des années 1970, c'est qu'elle s'intéresse aux manières que nous avons de vivre en ville — de nous y promener, de nous y divertir, d'y consommer des lieux, d'y éprouver un moment de bonheur, une impression vague, désagréable, déplaisante — parce qu'elles relèvent de l'artifice ou de l'artéfaction. Elle s'intéresse à des façons qui nous paraissent naturelles et propres au genre humain, en interrogeant leurs conditions sociales d'apparition. Comment se fait-il que nous nous promenions, nous divertissions, éprouvions un moment de bonheur à la vue de tel fragment d'un paysage urbain ; un geste de répulsion à la vue de tel autre ? Comment se fait-il que nous pratiquions la ville de telle sorte qu'elle se profile comme un ensemble de signes et de symboles que nous utilisons pour « faire des histoires », nous inventer des vies possibles ? Comment se fait-il que les lieux nous déplacent, qu'être ici, à Lausanne par exemple, permet d'être simultanément ailleurs, à Berlin par exemple, alors que notre regard se focalise sur un fragment de la tour Bel-Air, qu'un élément paysager nous fait penser à un autre, distant dans le temps et/ou l'espace ?

Cette thèse se propose donc de chasser le naturel de nos pratiques de villes (ou de certaines de nos pratiques de ville). Mais elle fait un peu plus que cela : elle les considère comme des « techniques » spatiales, au sens d'« action[s] socialisée[s] sur la matière » (selon l'expression de Lemonnier, 2002 : 697) ; de moyens d'un usage des mondes urbains. Nous nous promenons, et un élément du paysage architectural nous transporte dans un ailleurs

spatial et temporel. Ce transport n'est pas naturel. S'il est intuitif, métabolisé, il n'en mobilise pas moins une « technologie », une manière de regarder la ville, une façon de faire des rapports entre une chose et une autre qui permet d'animer la matière. Cette technologie est pensée ici par l'intermédiaire de la notion d'« image médiale » (Waerbeke, 1996 : 75), à savoir une image intersubjective et intertextuelle, qui *prescrit* la manière dont il faut user d'un milieu. L'objectif heuristique de cette recherche est ainsi celui de penser le rapport qui existe entre un système de l'habiter (un répertoire collectif de techniques phénoménologiques mais aussi de gestes physiques) et son actualisation dans les pratiques quotidiennes de gens ordinaires (vous, moi, eux).

Cet objectif heuristique implique que la recherche s'élabore sur deux plans. Dans un premier temps, des textes tant littéraires que théoriques (produits entre 1750 et 2003) sont mobilisés afin d'accomplir une généalogie de ces « techniques » du vivre en ville, une historicisation de l'image médiale qui en est au fondement — ce en les inscrivant dans la longue durée au sens de F. Braudel.

Dans un deuxième temps, l'analyse empathique d'une quarantaine d'entretiens permet de donner une description herméneutique de l'usage de ces « techniques » dans le cadre contemporain d'un environnement urbain d'une certaine ampleur (Genève, entre la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle).

Ainsi, cette thèse invite à investir les logiques journalistiques d'appropriation de la ville — logiques par ailleurs productrices de formes spatiales — et permet de dégager des éléments d'explication du fonctionnement des territoires, notamment du point de vue des théories de l'habiter, c'est-à-dire de l'analyse réflexive de notre rapport aux lieux et de notre être-au-monde. ■

Mots-clefs : géographie humaniste, ville, théories de l'habiter, quotidien, quotidienneté, territoire, territorialité, territorialisation, métaphore du territoire, image médiale, pratique de subjectivation, pratique de ville.

Thèse dirigée par J.-B. Racine (université de Lausanne) et expertisée par V. Ehrich-Haefeli (université de Genève) ; J.-P. Ferrier (université de Provence Aix-Marseille I) ; Ch. Gallaz (expert externe). Jury présidé par F. Bavaud (université de Lausanne). Délégation du Conseil de la faculté des lettres : Anne-Claude Berthoud (université de Lausanne) ; Rémy Jolivet (université de Lausanne).